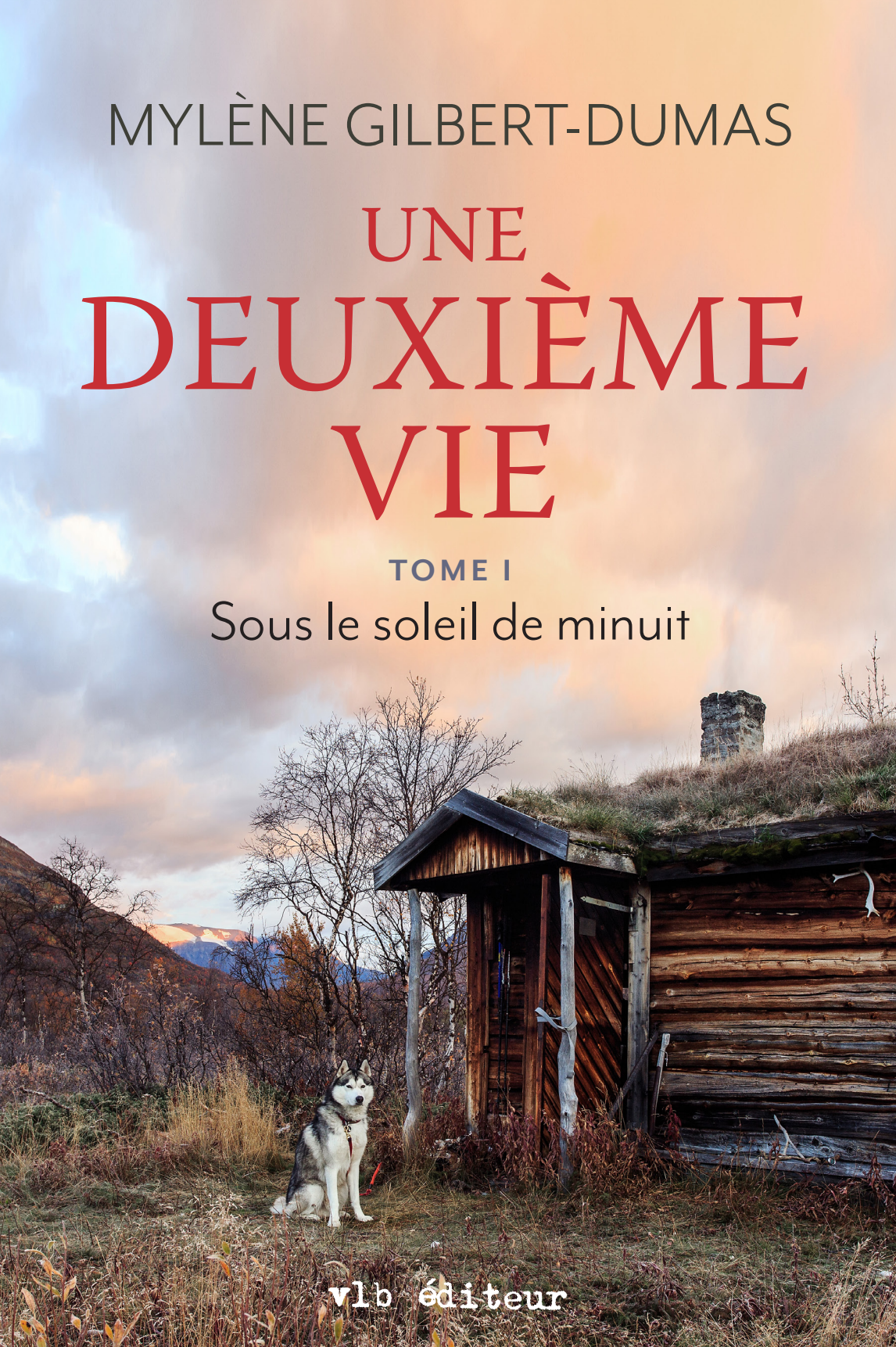
MYLÈNE GILBERT-DUMAS

UNE DEUXIÈME VIE

TOME I

Sous le soleil de minuit



vlb éditeur

Chapitre 22

Il faisait aussi clair qu'en plein jour. Il était pourtant 22 heures passées. Élisabeth conduisait et jetait de temps en temps un coup d'œil vers le siège du passager où Rita dormait paisiblement, Ravenne sur les genoux. La boîte vide gisait sur la banquette arrière.

— Pour rentrer à Whitehorse, lui avait dit Rita avant de s'assoupir, il est impossible de se tromper de chemin. Toujours tout droit jusqu'à la route de l'Alaska. Ensuite, tu tournes à gauche et tu continues tout droit. On y sera dans une heure.

Élisabeth roulait encore dans le bout « toujours tout droit » lorsque l'odeur de brûlé se fit sentir de nouveau. Elle posa une main sur la cuisse de son amie.

— Rita ! Réveille-toi !

Comme elle la secouait, de la fumée sortit soudain des roues avant.

Rita s'éveilla au moment où la voiture s'immobilisait sur l'accotement. Dès qu'Élisabeth ouvrit la portière, une forte odeur s'engouffra dans l'habitacle.

— OK, admit Rita. Ça n'a rien à voir avec un feu de camp.

Elle sortit à son tour et tendit la chienne à sa maîtresse.

— Tiens-moi ça pendant que j'examine tes freins.

— Mes freins ? Tu veux dire que…

— Ouais, murmura Rita, à genoux dans le gravier. C'est ça que je pensais.

Elle se redressa et regarda autour d'elle.

— On n'est pas très loin d'Annie Lake Road. J'ai un ami qui vit là. Un mécanicien.

— Ça tombe bien. Mais il est passé dix heures, il sera peut-être couché.

Cette remarque fit sourire Rita.

— Il ne sera peut-être pas en état de réparer tes freins, dit-elle en s'emparant de la chienne, mais chose certaine, il ne sera pas couché. Pas à cette heure-là.

Elles reprirent la route et, dix minutes plus loin, apparut un panneau indiquant la route d'Annie Lake.

*

Le mécanicien s'appelait Gabriel Dumont, baptisé ainsi en l'honneur du bras droit de Louis Riel pendant la révolte des Métis. C'était un Franco-Manitobain de quarante-deux ans, originaire de Winnipeg et immigré au Yukon une douzaine d'années plus tôt. Bâti tout en muscles, pas très grand, mais avec des épaules larges comme un frigo, il roulait très fortement ses R et parlait un français pailleté d'anglicismes beaucoup plus coloré que le français québécois. Tandis qu'il lui expliquait que « ses freins d'en arrière étaient trop lousses et que les freins d'en avant avaient dû compenser dans les côtes », Élisabeth faisait oui de la tête, hypnotisée par ces yeux noirs et vifs qui faisaient l'aller-retour entre les roues et ses yeux à elle pour s'assurer qu'elle comprenait bien.

Comme l'avait prédit Rita, Gabriel n'était pas encore couché quand elles avaient frappé à la porte de sa maison mobile. Il avait un peu bu, cependant, et une odeur de cannabis flottait

dans la pièce où il les reçut, un carré de trois mètres par cinq qui servait de salon et de cuisine.

Elles n'avaient pas eu besoin d'insister pour qu'il sorte examiner la voiture. Il s'était penché à côté d'une roue, s'était gratté le menton où poussait une barbe aussi noire, drue et dense que ses cheveux, puis avait hoché la tête et était allé chercher des outils. Ce n'était pas compliqué, avait-il dit après avoir retiré l'enjoliveur. Il leur réparerait ça tout de suite. Ce qu'il avait fait. Il les invita ensuite à boire une bière au bord de son feu de camp. Comme elles déclinèrent la bière, il prépara du café, mais avant de leur tendre les tasses, il y versa un doigt de whisky.

Élisabeth aurait dû être horrifiée qu'on verse de l'alcool dans sa tasse sans sa permission. Elle aurait dû aussi trouver louche de s'asseoir au bord du feu avec cette espèce de *bum* de bonne famille qui se roulait un joint comme si de rien n'était. Pourtant, assise sur une chaise pliante à moitié défoncée, avec Ravenne qui gigotait à ses pieds, Élisabeth se sentait étrangement bien. Et étrangement en confiance. Elle parlait peu, préférant se laisser bercer par l'accent de Gabriel, une musique qui lui rappelait sa traversée du Canada.

Il faisait clair au point qu'on aurait pu lire dehors. Le soleil avait disparu, mais le ciel en était à peine assombri. On n'entendait rien. Rien que le crépitement du feu, le grincement d'une branche dans un arbre et, de temps en temps, le hululement d'un hibou. Au loin, les montagnes de la Chaîne côtière se découpaient en une multitude de mauves et de violets. Élisabeth se dit qu'il devait être agréable de déjeuner ici tous les matins, surtout en été, quand le soleil baignait le paysage.

— Il est trop petit, ton chien.

Elle sursauta. Rita avait disparu. Gabriel poursuivit :

— Comment ça se fait qu'il est loin de même de sa mère ?

— Elle ne s'en occupait pas. Où est Rita ?

Il désigna la forêt derrière lui. Élisabeth comprit qu'il n'avait pas l'eau courante. Un fil électrique reliait cependant sa maison à un poteau, preuve que l'endroit n'était pas sans confort.

— Ce n'est pas bon pour un bébé chien de ne pas voir sa mère pis ses frères pis ses sœurs.

— Ses frères pis ses sœurs sont tous morts.

Gabriel tira sur son joint, retint un moment la fumée dans ses poumons puis l'expulsa dans un soupir.

— Faudrait le laisser avec une autre mère. Sinon, il va être mal élevé.

— Je ne connais personne qui a une chienne avec des bébés.

— Moi, j'en connais un. Ian, mon voisin. Deux de ses femelles ont des p'tits. Si tu veux, on peut aller lui demander ce qu'il en pense.

— Quand ? Maintenant ? Il n'est pas trop tard ?

Il rit, éteignit son joint et l'abandonna sur le bord du cendrier. Elle le regarda se lever, toujours un peu ahurie. Il fit quelques pas vers le fond de la cour, mais, constatant qu'elle n'avait pas bougé, il revint vers elle.

— Qu'est-ce que tu attends ? Une invitation ?

Il lui tendit la main pour l'aider à se lever. L'aide était bienvenue parce qu'Élisabeth trouva justement difficile de s'extraire de la chaise dont le fond, aux sangles brisées, était bien plus bas que son centre de gravité.

Une fois debout, elle attrapa Ravenne et suivit Gabriel dans le bois.

Chapitre 23

— Tu as dit que deux de ses femelles ont eu des bébés. C'est un éleveur ?

Gabriel rit encore. Il marchait devant, écartant les branches qu'il retenait assez longtemps pour éviter qu'elles fouettent le visage d'Élisabeth.

— Si on veut. C'est un musher. Ian Goyette.

— Goyette ? C'est un franco ?

Il secoua la tête.

— Son grand-père parlait peut-être français, mais Ian, lui, c'est un vrai Anglais de l'Alberta. Il est même redneck sur les bords, alors surprends-toi pas s'il ne se montre pas très accueillant. Il n'aime pas les francos.

— Pourquoi on va le voir, dans ce cas-là ? Il va nous envoyer promener.

— Il n'aime pas les francos, mais il m'aime, moi, parce que je répare son dog truck pis son char.

— Ah, bon. C'est quoi, un dog truck ?

— C'est le pick-up qu'on a arrangé pour qu'il transporte ses chiens. On y a mis une grosse boîte en bois avec huit

petites cabines de chaque bord. C'est une sorte de condo pour chiens, si tu vois ce que je veux dire.

Ils marchèrent un moment en silence. Puis Élisabeth pensa à Rita.

— Elle va nous chercher partout.

— Je lui ai dit que je t'emmenais voir Ian.

— Quand est-ce que tu lui as dit ça ?

— Tantôt, quand tu ne nous écoutais pas pis que tu regardais le feu pis les montagnes comme si tu n'en avais jamais vu de ta vie.

Elle sourit. C'était vrai qu'elle les avait regardés comme si c'était la première fois qu'elle en voyait.

— C'est tranquille, chez vous.

— Ouais. J'aime ça de même.

Ils marchaient toujours l'un derrière l'autre dans un sentier étroit. Comme Gabriel restait devant, elle pouvait l'étudier à loisir. Sa chemise à carreaux et ses jeans étaient sales et plutôt fripés. Il avait aux pieds des espadrilles dont l'une était trouée sur le côté. Les lacets traînaient derrière lui, mais ne semblaient pas le gêner.

— Ça fait longtemps que tu es au Yukon ? demanda-t-il sans se retourner.

— Depuis septembre.

— Où est-ce que tu travailles ?

— À la clinique Dandelion. Je suis hygiéniste dentaire.

— Ah. Je pouvais bien t'avoir jamais vue. Je ne vais pas chez le dentiste.

Elle eut envie de lui demander s'il se brossait au moins les dents, mais craignit que la réponse ne la déçoive, alors elle se tut.

Des chiens aboyèrent.

— On arrive, lui souffla Gabriel.

Puis il s'adressa aux chiens.

— Vos gueules !

Les aboiements se turent d'un coup. Élisabeth ne put retenir un sifflement admiratif.

— Ils t'écoutent comme si tu étais leur maître ?

Gabriel secoua la tête.

— Ben non, ils ne savaient juste pas que c'était moi jusqu'à ce que je leur dise. D'habitude, quand j'arrive par ici, je suis tout seul alors que là, on est deux. Ils devaient être un peu mêlés. Tiens ! V'là Ian.

Elle le reconnut tout de suite. Grand, mince, la peau bronzée, les yeux clairs, la barbe presque rousse, mais les cheveux blonds et longs. C'était le musher qu'elle avait vu au fil d'arrivée de la Yukon Quest l'hiver précédent. Évidemment, il ne parlait pas français.

— How is it going, Gab ?

— Great !

Gabriel s'adressa alors à Élisabeth en anglais, lui signifiant par là qu'il était impératif de ne pas froisser un anglophone dont on a besoin en parlant devant lui une langue qu'il ne comprend pas.

— Élisabeth, je te présente Ian Goyette, le musher dont je te parlais. Ian, Élisabeth a adopté un bébé chien trop jeune. Je me dis qu'il va avoir des problèmes de comportement si sa mère ne lui montre pas à vivre. Qu'est-ce que tu en penses ?

Ravi qu'on lui demande son avis, Ian tendit les mains pour prendre le chien et offrit à Élisabeth un sourire qui dévoila une incisive cassée.

— Montre-moi-le donc.

Il examina Ravenne, la tournant dans tous les sens jusqu'à ce qu'elle proteste.

— Elle est née quand ?

— Le 6 juin.

— Ça lui fait trois semaines. Est-ce qu'elle mange des croquettes ?

Élisabeth secoua la tête.

— J'allais commencer à la fin de cette semaine. Le vétérinaire…

— Ah, les vétérinaires ! On sait bien. C'est quoi, son nom ?

— Le docteur Lewis.

— Pas le nom du vétérinaire, celui de la chienne !

— Ah ! Ravenne.

Elle le prononça à la française, avec un R très sec et un A très franc. Ian la reprit en anglais.

— Raven ?

— Non, pas *Raven*. Ravenne. C'est une femelle.

Il leva les yeux au ciel comme si ce nom lui paraissait inadéquat, puis son regard croisa celui de Gabriel qui haussa les épaules.

— Ne me regarde pas comme ça. Je n'ai rien à voir là-dedans. Bebette est juste une amie.

Élisabeth tiqua en entendant le surnom, mais ne dit rien. Ian lui rendit sa chienne.

— Trois semaines, dit-il, c'est le bon âge pour commencer à socialiser. Venez, on va aller voir ce qu'on peut faire.

Il les entraîna au fond du terrain, là où se trouvait le chenil.

— Même si les petits d'Escort ont à peu près le même âge, on va s'essayer avec Camry. Ses bébés sont plus jeunes, mais elle est beaucoup plus maternelle. Escort, elle, pense juste à se sauver. De toute façon, ils sont tous dans le même enclos.

Élisabeth écarquilla les yeux.

— Escort ? Camry ? Ce sont des noms de chiens, ça ?

Gabriel éclata de rire.

— C'est comme ça qu'ils font, les mushers, pour identifier rapidement les portées. Ils trouvent un thème et l'exploitent au max. Il y en a qui utilisent les lettres de l'alphabet. Ian a choisi les noms de modèles de chars, qu'il donne en fonction de la marque. Il y a la portée Toyota, la portée Chevrolet, etc.

Ce fut au tour d'Élisabeth de lever les yeux au ciel.

— Il peut bien parler de Ravenne, lui, avec son Escort pis sa Camry !

Elle avait parlé en français. Gabriel lui lança un regard sévère. Elle se reprit aussitôt, en anglais, cette fois.

— Je veux dire, c'est original, quand même, de donner à ses chiens des noms d'autos.

Elle comprit rapidement pourquoi il était indispensable de se rappeler qui était parent avec qui. Le chenil comptait au moins trente chiens ! Peut-être même davantage. Tout ce beau monde était tellement silencieux et attentif qu'on aurait entendu une mouche voler.

Au fond du terrain se dressait un garage de planches assez mal en point. Devant, Élisabeth compta quatre enclos d'une dizaine de niches chacun. Partout, il y avait des chiens. Certains avaient grimpé sur les niches, d'autres s'étaient assis au bout de leur chaîne. Tous, sans exception, avaient les yeux rivés sur leur maître et surveillaient ses moindres gestes.

Ian fit passer ses invités entre les grands enclos jusqu'à un plus petit, élevé contre le mur du garage.

— Ça, dit-il en ouvrant la porte, c'est la pouponnière. Faites attention, les petits ne sont pas attachés.

« Les mères non plus », songea Élisabeth quand elle vit une des deux chiennes se faufiler entre elle et Gabriel.

— Escort ! s'écria Ian. Reviens ici !

Escort erra quelques secondes entre les enclos en cherchant à y entrer, puis revint vers son maître qui lui caressa la tête, l'attrapa par le collier et la ramena dans la pouponnière.

— Bon. Où est-ce qu'on en était ? Ah, oui ! Le corbeau.

Le corbeau ? Élisabeth grimaça. Ian avait décidé que Ravenne s'appellerait *Raven*. Un coup d'œil à Gabriel lui confirma qu'il serait prudent de lui passer ce caprice. Elle lui tendit sa chienne qu'il déposa au milieu des autres chiots.

Il fallut un moment aux petits pour réaliser qu'il y avait une nouvelle venue parmi eux. Ils vinrent alors tour à tour la sentir avant de s'en détourner pour continuer leurs jeux.

— Ça commence bien, murmura Ian.

Il prit Ravenne et se dirigea vers le garage sur le côté duquel s'élevait un appentis. Il en ouvrit la porte. Là, tout au fond, se trouvait une autre chienne avec trois bébés qui tétaient. Ian déposa Ravenne entre deux des chiots à portée d'une tétine libre. Ravenne était plus grosse que les autres. Elle tendit le cou d'instinct.

— Ravenne a des dents, l'avertit Élisabeth.

— J'ai vu ça, mais si elle mord Camry, elle va la mordre juste une fois parce qu'elle va recevoir une taloche dont elle se souviendra longtemps.

Ian resta tout de même aux aguets, les yeux rivés sur Camry, essayant de prévenir un geste fâcheux. Il se détendit quand, après avoir reniflé l'intruse, Camry se mit à la lécher

— Voilà. Le processus d'adoption est terminé. Si vous voulez signer les papiers…

Il blaguait, mais Élisabeth ne riait pas.

— Je vais la garder un mois, dit-il en entraînant ses invités vers la sortie. Mais pas plus.

— Elle va rester ici un mois ?

Élisabeth venait de comprendre, et elle hésitait maintenant entre la reconnaissance et la peur. Gabriel intervint en français.

— Écoute, Bebette, ça va te faire un bien meilleur chien si Camry commence la job. Il y a des tonnes d'affaires qu'une mère chien montre à son petit. Des affaires qu'un humain n'imagine même pas. Et puis elle va imprégner ta chienne pour qu'elle sache qu'elle est un chien. Parce que sinon, Ravenne va penser qu'elle est un humain, et ça, Bebette, ce n'est jamais une bonne affaire.

Il passa à l'anglais.

— Merci bien, Ian.

— De rien. Parce que c'est ton amie, je vais lui charger juste la nourriture. C'est correct ?

— Ben correct.

Ils parlèrent encore un moment, puis Gabriel sembla tout à coup se rappeler l'existence de Rita.

— Bon, laissa-t-il tomber pour mettre fin à la conversation. On va te laisser à tes corvées. Je pense que tu n'as pas fini ta journée. Pis moi, bien j'ai justement un joint qui m'attend au bord du feu. Bonne nuit !

Ian lui adressa un geste qui voulait dire à la fois « Allez-vous-en ! » et « Chanceux, va ! », puis il pivota et retourna au chenil.

Gabriel et Élisabeth reprirent le sentier. On voyait entre les troncs le feu de camp que Rita avait entretenu.

— Pourquoi tu m'as appelée Bebette, tantôt ?

Parce qu'il marchait devant, elle ne pouvait pas voir son visage, mais elle était certaine qu'il souriait.

— Pour que Ian pense que tu es ma grande chum. Comme ça, il te charge moins cher.

— Ah.

— Tu as aimé ça ?

Elle dut admettre que oui. Ça lui avait fait drôle que cet homme lui donne spontanément un surnom.

— Ça dépend. Tu as pris ça où, Bebette ?

— C'est une toune de Daniel Lanois.

Il se mit à fredonner.

Hé ! Bebette, danse avec moi,
Ce soir au fais dodo.
Danse avec moi, Bebette, oui,
Under the stormy sky.

Elle n'était pas étonnée qu'il ait une voix si basse, après tout, il était costaud. Ce qui la surprenait, cependant, c'était de constater qu'il avait l'habitude de chanter.

— D'accord, dit-elle.

— D'accord pour quoi ?

— D'accord pour le surnom.

Il se tourna et lui fit un clin d'œil affectueux. Ils venaient de quitter le bois. Devant eux s'élevait sa maison, un peu à l'abandon, il est vrai. Sur une chaise, devant le feu de camp, Rita s'était endormie.

*

Elles roulaient en direction de Whitehorse. Il était largement minuit passé. Elles n'avaient pas échangé une parole depuis vingt minutes, épuisées qu'elles étaient après une fin de semaine qui avait été bien arrosée et bien remplie. Élisabeth se sentait un peu triste d'avoir dû laisser Ravenne, même si elle comprenait que c'était pour son bien. Dans un mois, elle la reprendrait et aurait alors un meilleur chien. Et puis Ian avait dit qu'elle pouvait passer la voir aussi souvent qu'elle le voulait. Elle songea que la route était belle et qu'elle pourrait s'arrêter chez Gabriel quand ça adonnerait.

— Je sais à quoi tu penses et je te dis d'oublier ça.

Élisabeth sursauta.

— Quoi ?

— J'ai dit : Je sais à quoi tu penses et je te dis d'oublier ça.

— De quoi tu parles ?

— De Gabriel.

— Qu'est-ce qui te dit que je pensais à Gabriel ?

— J'ai vu comment tu le regardais.

— Tu as vu ça, toi !

Élisabeth ne réussit pas à retenir le sourire qui monta d'un coup.

— Oublie ça, je te dis. Ce n'est pas une bonne idée. Même qu'avoir su que tu lui tomberais dans l'œil, on ne se serait pas arrêtées.

— On avait un problème de freins.

— Hmm…

— Et puis, je suis majeure et vaccinée, Rita.

— Peut-être bien, mais ce n'est pas un gars pour toi.

— Tiens donc ! Pourquoi ?

Rita demeura silencieuse un moment. Élisabeth sentait qu'elle hésitait, qu'elle voulait lui dire quelque chose de sérieux. Elle cessa donc de sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a, Rita ? Arrête de tourner autour du pot. Je n'ai pas quinze ans.

— Gabriel est une perle, comprends-moi bien. Je le connais depuis longtemps, je l'aime beaucoup et je le considère comme un ami.

— Mais ?

— Mais il passe sa paie en drogue pis en boisson. Pis s'il a le malheur de mettre les pieds à Dawson, il disparaît tout de suite au casino. C'est le genre de gars à devoir de l'argent à la moitié de la ville et à avoir autant d'ennemis que de créanciers. S'il n'était pas aussi bon mécanicien et s'il n'était pas aussi généreux de son temps, il n'aurait pas un seul ami. Ce n'est pas pour rien qu'il n'y a pas de femme dans sa vie. Je n'en connais pas une qui endurerait ça.

Elles n'échangèrent plus un seul mot jusqu'à la maison.

Elles s'embrassèrent sur le seuil, et Élisabeth remercia Rita pour l'avertissement. Elle lui en était sincèrement reconnaissante. Elle avait déjà trop de soucis en ce moment pour s'encombrer d'un homme à problèmes.

Endettés jusqu'au cou, Élisabeth et son conjoint décident de s'établir au Yukon le temps de renflouer les coffres. Mais les problèmes du passé les rattrapent bien vite : après seulement quelques mois, Élisabeth se retrouve seule, sans emploi ni logement, à l'autre bout du pays.

Contre toute attente, elle décide de rester au Yukon et se laisse griser par la liberté que lui procure sa nouvelle situation. Mais ce n'est qu'à la rencontre de deux hommes hors du commun et d'une petite chienne rescapée de justesse que les contours de sa nouvelle vie se dessinent. Et ainsi, sous les lueurs magiques du soleil de minuit, Élisabeth apprendra à faire sa place dans le monde rude, mais palpitant, des chiens de traîneaux et des excentriques qui les dirigent.

Voici le premier tome d'une série dont seule Mylène Gilbert-Dumas a le secret, où nous est contée l'histoire d'une femme qui, se sentant soudain à l'étroit dans la vie qu'elle a choisie, découvre sa propre force et fait le pari de recommencer à zéro.

© Mathieu Rivard

MYLÈNE GILBERT-DUMAS est diplômée de l'Université Laval en enseignement et en études françaises. Son premier roman, *Les dames de Beauchêne*, a remporté le prix Robert-Cliche en 2002 et a été finaliste du Grand Prix littéraire de la relève Archambault. En 2009, elle a obtenu une résidence d'écriture à Dawson City, au Yukon. Résidente de Sherbrooke, elle partage son temps entre les voyages et l'écriture. *Une deuxième vie. Sous le soleil de minuit* est son quinzième roman.

Groupe Livre Quebecor Media

ISBN 978-2-89649-639-6